

volonté de tout ce qu'ils avaient. Ils quittèrent son champêtre séjour et vinrent à la ville, précédés des trompettes, des hautbois, des tymbales et des tambours qui faisaient entendre les plus brillantes fanfares.

La reine-mère, qui les attendait à la porte du palais, les reçut avec toutes les démonstrations d'une amitié feinte, qui n'était qu'un moyen de mieux dissimuler ses mauvaises intentions.



II

tror que la reine-mère fut rentrée dans son palais, elle fit appeler ses confidents et leur fit part du dépit qu'elle avait ressenti du mariage du roi. Tous lui conseillèrent de cacher sa mauvaise humeur, parce que le roi s'en offenserait et que cela pourrait avoir des suites fâcheuses. Elle se contraignit donc et ne fit paraître que de l'amitié à ses deux belles-filles, leur donnant des louanges indifféremment sur tout ce qu'elles faisaient, bien ou mal.

La reine Blonde et la princesse Brunette étaient étroi-

tement unies ; mais à l'égard de l'amirale Rousse, elle les haïssait mortellement.

— Voyez, disait-elle, la bonne fortune de mes deux sœurs : l'une est reine, l'autre princesse du sang ; leurs maris les adorent, et moi, qui suis l'aînée, qui me trouve cent fois plus belle qu'elles, je n'ai qu'un amiral pour époux, dont je ne suis point chérie comme je devrais l'être.

La jalousie qu'elle avait contre ses sœurs la rangea du parti de la reine-mère, car on savait bien que la tendresse que témoignait celle-ci à ses belles-filles n'était qu'une feinte, et qu'elle trouverait avec plaisir l'occasion de leur faire du mal.

Par malheur une grande guerre étant survenue, il fallut que le roi partît à la tête de son armée. La jeune reine et la princesse étant obligées de rester sous le pouvoir de la reine-mère, prièrent le roi de trouver bon qu'elles retournassent chez leur mère, afin de se consoler avec elle d'une si cruelle absence.

Le roi n'y put consentir. Il conjura sa femme de rester au palais ; il l'assura que sa mère en userait bien. En effet, il la pria avec la dernière instance d'aimer sa belle-fille et d'en avoir soin. Il ajouta qu'elle ne pouvait l'obliger plus sensiblement.

Cette méchante reine, enchantée que son fils lui confiât sa femme, lui promit de ne songer qu'à sa conservation, et l'assura qu'il pouvait partir avec un entier repos d'esprit.

Ainsi il s'en alla dans une si forte envie de revenir bientôt, qu'il hasardait ses troupes en toutes rencontres ; et son bonheur faisait non seulement que sa témérité lui réussissait toujours, mais encore qu'il avançait fort ses affaires.

Neuf mois après son mariage, la reine eut deux fils et une fille. La princesse, sa sœur, eut le même jour un beau garçon, mais elle mourut aussitôt.

L'amirale Rousse était fort occupée des moyens de nuire à la jeune reine. Quand elle lui vit des enfants si jolis, tandis qu'elle n'en avait point, sa fureur augmenta ; elle prit la résolution de parler promptement à la reine-mère, car il n'y avait pas de temps à perdre.

— Madame, lui dit-elle, je suis si touchée de l'honneur que votre majesté m'a fait en me donnant quelque part dans ses bonnes grâces, que je me dépouille volontiers de mes propres intérêts pour ménager les vôtres. Je comprends tous les déplaisirs dont vous êtes accablée depuis les indignes mariages du roi et du prince. Voilà quatre enfants qui vont éterniser la faute qu'ils ont commise. Notre mère est une pauvre villageoise qui n'avait pas de pain, quand elle s'est avisée de devenir fricasseuse. Croyez-moi, madame, faisons une fricassée aussi de tous ces petits marmots, et les ôtons du monde avant qu'ils vous fassent rougir.

— Ah ! ma chère amirale, dit la reine en l'embrassant, que je t'aime de partager, comme tu le fais, mes justes déplaisirs ! J'avais déjà résolu d'exécuter ce que tu me

proposes; il n'y a que le moyen qui m'embarrasse.

— Que cela ne vous mette point en peine, reprit la Rousse; ma doguine vient de faire deux chiens et une chienne; ils ont chacun une étoile sur le front, avec une marque autour du cou qui fait une espèce de chaîne. Il faut faire croire à la reine qu'elle a donné le jour à trois petites bêtes, et prendre ses deux fils et sa fille que l'on fera mourir avec le fils de la princesse.

— Ton dessein me plaît infiniment, s'écria-t-elle; j'ai déjà donné des ordres là-dessus à Feintise, sa dame d'honneur; de sorte qu'il faut avoir les petits chiens.

— Les voilà, dit l'amirale; je les ai apportés.

Aussitôt elle ouvrit une grande bourse qu'elle avait toujours à son côté; elle en tira les trois chiens, que la reine et elle emmaillotèrent comme les enfants de la reine auraient dû l'être, en les ornant de dentelles et de langes brochés d'or. Elles les arrangèrent dans une corbeille couverte; puis cette méchante reine, suivie de la Rousse, se rendit auprès de Blondine.

— Je viens vous remercier, lui dit-elle, des beaux héritiers que vous donnez à mon fils; voilà des têtes bien faites pour porter une couronne. Je ne m'étonne pas si vous promettiez à votre mari deux fils et une fille avec des étoiles sur le front, de longs cheveux et des chaînes d'or au cou.

La pauvre reine pensa mourir de douleur, quand elle aperçut les trois bêtes. Elle se mit à pleurer amèrement; puis, joignant ses mains :

— Hélas! madame, dit-elle; n'ajoutez point de reproches à mon affliction : elle ne peut assurément être plus grande. Si les dieux avaient permis ma mort avant que j'eusse reçu l'affront de me voir mère de ces petits monstres, je me serais estimée trop heureuse. Hélas! que ferai-je? Le roi va me haïr autant qu'il m'a aimée.

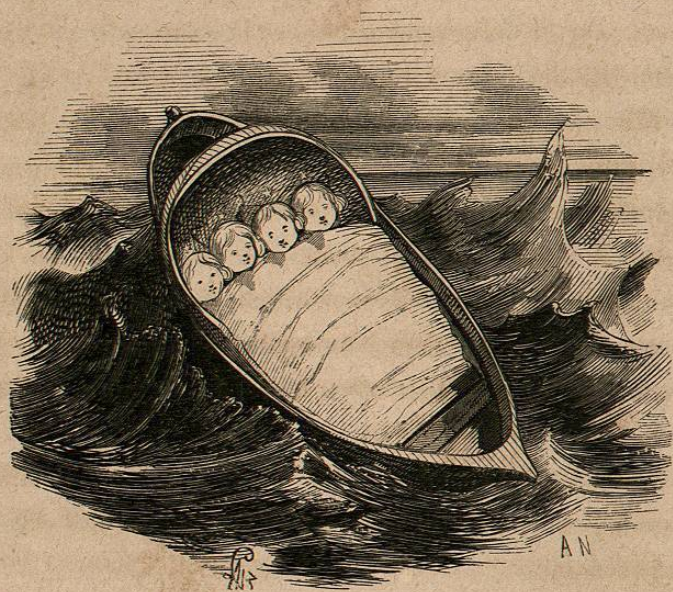
Les soupirs et les sanglots étouffèrent sa voix; elle n'eut plus de force pour parler, et la reine-mère continua à lui dire des injures durant plusieurs heures.

Elle s'en alla ensuite, et la Rousse, qui semblait partager les déplaisirs de sa sœur, lui dit qu'elle n'était pas la première à qui semblable malheur était arrivé; qu'on voyait bien que c'était là un tour de cette vieille fée qui leur avait promis tant de merveilles; mais que, comme il serait peut-être dangereux pour elle de voir le roi, elle lui conseillait de s'en aller chez leur pauvre mère avec ses trois petits monstres.

La reine ne lui répondit que par ses larmes. Il fallait avoir le cœur bien dur pour n'être pas touché de l'état où on la réduisait.

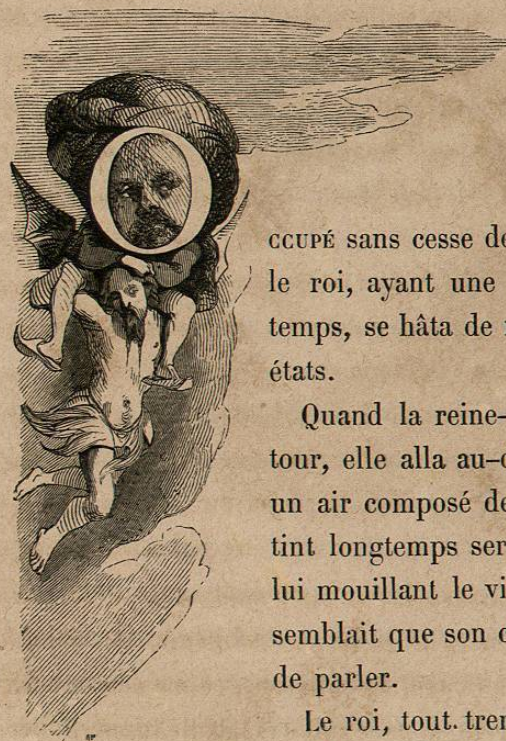
La reine commanda à Feintise de prendre les enfants de Blondine, avec le fils de la princesse, de les étrangler, et de les enterrer si profondément qu'on n'en sût jamais rien. Comme celle-ci était sur le point d'exécuter cet ordre, elle jeta les yeux sur eux, et les trouva si merveilleusement beaux, et vit qu'ils marquaient tant de choses extraordinaires par les étoiles qui brillaient à leur front, qu'elle n'osa porter ses criminelles mains sur un sang si auguste.

Elle fit amener une chaloupe au bord de la mer; elle y mit les quatre enfants dans un même berceau avec quelques chaînes de pierreries, afin que si la fortune les conduisait entre les mains d'une personne assez charitable pour les vouloir nourrir, elle trouvât aussitôt la récompense de sa bonne action.



La chaloupe, poussée par un grand vent, s'éloigna si vite du rivage, que Feintise la perdit bientôt de vue; mais en même temps les vagues s'enflèrent, et le soleil se cacha; les nues se fondirent en eau; mille éclats de tonnerre firent retentir tous les environs. Elle ne douta point que la petite barque ne fût submergée, et que ces pauvres innocents n'eussent péri.

III



occupé sans cesse de sa chère épouse, le roi, ayant une trêve de quelque temps, se hâta de retourner dans ses états.

Quand la reine-mère sut son retour, elle alla au-devant de lui avec un air composé de douleur; elle le tint longtemps serré entre ses bras, lui mouillant le visage de larmes; il semblait que son chagrin l'empêchât de parler.

Le roi, tout tremblant, n'osait demander ce qui était arrivé, car il ne doutait pas que ce ne fussent de très grands malheurs. Enfin, elle fit un effort pour lui raconter que sa femme avait donné le jour à trois